QUELQUES

N°. 105.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES PAYS DE MONTAGNES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 17 mai 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR J.-P.-A. DESERIN, d'Auxerre,

Département de l'Yonne.

On peut exiger beaucoup de celui qui devient auteur pour acquérir de la gloire, ou par un motif d'intérêt; mais celui qui n'écrit que pour obéir à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée, doit avoir sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs. LA BRUYÈRE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Suppléant.* ROUX, *Président.*
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER, *Examinateur.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Examinateur.* BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN, *Examinateur.*
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois.
Berard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet, *Examinateur.*	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance, *Examinateur.*	Trousseau.
Devergie.	Velpeau, *Suppléant.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

A MONSIEUR LE BARON

THENARD,

Officier de la Légion-d'Honneur; Membre de la Chambre des Députés, de l'Académie royale des sciences de l'Institut de France; Professeur de chimie au Collége de France, à l'École polytechnique et à la Faculté des sciences de l'Académie de Paris; Membre du Conseil de perfectionnement du Conservatoire des arts et métiers, du Comité consultatif du Ministère de l'Intérieur, de la Société philomatique, de la Faculté de médecine de Paris; Correspondant des Académies de Berlin, de Madrid, de Naples, Munich, d'Erfurt, Copenhague, Londres, Stockolm, Édimbourg, Pétersbourg, etc., etc.

J.-P.-A. DESERIN.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/quelquesconsider0004jpad

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES PAYS DE MONTAGNES.

Nil sub sole novum.

Le sujet que nous entreprenons de traiter est loin d'être neuf; tous les auteurs qui se sont occupés de médecine et d'hygiène ont dit avant nous, et bien mieux que nous ne pourrions le faire, quelles étaient les habitudes, les maladies, le traitement des maladies, l'hygiène des différens pays et des différens climats. Notre but n'est pas de faire un extrait de leurs écrits, et de présenter comme mien un travail qui leur appartiendrait.

Habitant d'un pays de montagnes, dont le souvenir est pour moi plein de délices, j'ai voulu tâcher d'être utile à ceux que je ne pourrai peut-être servir autrement que par des conseils. Qui de nous, habitans des plaines comme des montagnes, ne se rappelle avec un tendre regret ces premières années de l'enfance, et n'a cherché dans le cours de sa carrière d'en retracer quelques souvenirs?

Les peuples des montagnes sont ordinairement d'un tempérament sanguin, vifs, impatiens, gais, attachés d'une manière inébranlable au sol qui les a vu naître. Si leur pays est fertile, ils y trouvent tout

ce qui est nécessaire à leur existence; s'ils cultivent un sol aride et ingrat, les efforts pénibles, que l'habitude leur a rendus familiers, les attachent encore peut-être plus fortement.

L'instruction est généralement assez répandue, et beaucoup plus peut-être qu'on ne devrait s'y attendre, dans des pays éloignés du commerce des villes. Je crois qu'on peut l'attribuer au grand nombre de soldats levés sous l'empire. Ceux qui survécurent au désastre de nos armées ne crurent pas s'abaisser en apprenant à lire; de même, Sénèque et Caton n'avaient pas cru déshonorer leurs cheveux blancs en allant s'asseoir sur les bancs de l'école grecque.

Les habitudes, le genre de vie des gens de montagnes les fixent à leur sol. Qui ne sait l'amour qu'ils ont toujours porté à leurs foyers? Leur langage particulier, qui n'est souvent intelligible que pour eux; leur vêtement, leur démarche plus ou moins bizarre, les ruses et la tournure de leur esprit, tout, chez eux, offre un type caractéristique qui est souvent un objet de raillerie pour les habitans des villes. Quel est celui qui n'a eu occasion d'en voir? qui de nous n'a souri au teint basané et à la taille svelte de l'habitant du Béarn, à ces jeunes habitans de la Savoie, si enjoués, si gracieux, aux dents si blanches et à la voix si pleine de douceur, quoique fortement accentuée? Tous, après avoir passé une ou plusieurs années dans les différens pays de l'Europe, s'empressent, avec un modeste pécule, de regagner des montagnes dont le souvenir ne les a jamais quittés. En vain l'Italie leur offre son beau ciel, en vain l'Espagne leur assure un asile contre le froid, en vain la France leur prodigue des trésors et un climat tempéré, rien ne peut les retenir. Les lieux si variés, les sites si pittoresques de leurs montagnes se retracent à leur pensée; pas un rocher qu'ils n'aient gravi, pas un sentier qu'ils ne connaissent, pas un arbre qu'ils n'aient embrassé, pas un précipice qu'ils n'aient essayé de sonder, pas un torrent qu'ils n'aient osé affronter: en faut-il davantage pour inspirer des désirs ardens à des têtes facilement impressionnables? Et nous-mêmes, qui avons constamment vécu dans un pays de plaines, nous nous rappelons quelques jours de

notre enfance passés dans les montagnes ; elles nous sont chères, elles sont devenues notre pays d'adoption, tandis que nous ne regrettons nullement le pays où nous avons vécu. Et que l'on ne croie pas ce sentiment exagéré chez nous ! Nous avons entendu un célèbre professeur de cette Faculté, dont s'honore notre ville natale, nous dire : « que jamais les tours de son pays n'avaient fait battre son cœur. »

L'habitant des montagnes, plus isolé, a plus de vertus que l'habitant des plaines. Peut-être il comptera monis de grands hommes, mais il sera toujours et partout brave, hardi et entreprenant ; il excellera dans les arts mécaniques ; l'amour de la chasse, des voyages et des découvertes sera chez lui porté à l'extrême ; tout sera sacrifié à sa passion. Voyez ce chasseur effréné, il sait toute la tradition du pays ; son père est mort à la poursuite du chamois, son aïeul a été englouti dans un précipice, toute sa famille a péri victime de cet exercice si violent. Eh bien, offrez-lui des monceaux d'or, présentez-lui un sort heureux et assuré, mais mettez-y pour condition de renoncer à la chasse au chamois, il n'hésitera pas un seul instant ; il vous dira que son père et sa famille ont succombé, qu'il sait que le même sort lui est réservé, mais que c'est en vain ; son sac doit être son linceul ; rien ne pourra le faire renoncer à ce dangereux plaisir.

L'habitant des montagnes est naturellement sobre : de là cette longévité remarquable, et ces maladies du tube intestinal, si fréquentes dans les plaines et si rares chez eux.

Que devra donc être l'hygiène chez des gens sobres, d'un tempérament sain et fortement constitué, qui respirent continuellement un air pur sans aucun mélange de gaz infects et pestilentiels, et qui se livrent, dès leur plus tendre enfance, à de violens exercices ? Quel doit être le devoir du médecin hygiéniste ? Nous ne croyons pas pouvoir traiter, même brièvement, un pareil sujet avant d'avoir fait connaître quelles sont leurs principales maladies, et quelles modifications leur font éprouver les diverses saisons.

L'hiver est, dans les montagnes, la saison la plus rude et la plus longue ; il commence à la fin d'octobre et se prolonge jusqu'en avril.

Le ciel, jusqu'alors serein, est continuellement voilé par des brouillards épais, qui sont une source féconde de maladies pour l'habitant de la plaine comme pour l'habitant de la montagne. La neige y tombe de bonne heure et y dure long-temps; mais cependant on voit quelquefois des anomalies remarquables. Ainsi cette année, quand toute la France était couverte de plusieurs pieds de neige, le Mont-Cenis restait libre, et sur le versant nord d'une montagne, vous en voyiez cinq ou six, tandis que sur le même versant nord d'une autre très-voisine il n'y en avait que quelques pouces. Le froid plus intense devrait donner lieu à un plus grand nombre de maladies inflammatoires et à toutes les phlegmasies *internes* et *externes*, leur marche devrait être plus rapide. Mais, heureusement pour lui, par une juste compensation de la providence, le montagnard est plus aguerri, son corps est de *fer*, et semble moins sensible à l'impression du froid ; en vain le vent pousse des flots de neige dans ses yeux, en vain une glace brillante l'expose à des faux pas presque toujours mortels, il se livre avec ardeur à sa passion favorite. L'habitant de la Laponie supporte facilement — 25° de froid, et l'Africain frissonne à + 7°. Dès son bas âge, il a su affronter l'intempérie des saisons; à peine couvert, il court hardiment sur la glace; il se livre des combats, et, quoique l'arme soit inoffensive, cependant la victoire ne se remporte jamais sans effusion de sang. Transportez un enfant né sous un tel climat dans les sables de l'Afrique, ou sous les régions de la zone torride, pourra-t-il se livrer aux exercices qu'il a appris, et sa mort ne sera-t-elle pas certaine. Le lapon, si malheureux pour nous, regrette autant son pays que le Chinois, qui embrasse en pleurant l'arbre qui représente le sol qui l'a vu naître; et cependant chez ce Lapon les passions sont nulles, il faudrait l'écorcher pour le faire sentir; tandis que l'habitant des climats méridionaux entre en convulsion au plus léger chatouillement.

Le printemps, qui succède à l'hiver, est plus agréable dans la plaine que dans les montagnes; à peine la saison rigoureuse a-t-elle eu le temps de disparaître, à peine les neiges se sont fondues, que

déjà le soleil règne en maître sur l'horizon; dans la plaine, au contraire, sa chaleur est douce, sa lumière n'est plus voilée par ces nuages brumeux; l'homme renaît à l'existence, la nature se revêt de sa plus belle parure; elle ressemble alors « à la jeune fille adolescente « dont la taille svelte et légère promet à l'hymen mille trésors et les « voluptés du ciel, tandis que son joli visage offre encore quelques- « uns des traits ébauchés de l'enfance. » Qui pourrait rester insensible à un si beau spectacle? On jouit, et des biens que le printemps amène, et de ceux qu'il promet; l'homme alors se sent meilleur, mais c'est peut-être aussi le moment où sa santé est plus chancelante; il résiste aux frimats de l'hiver, aux chaleurs brûlantes de l'été, mais le printemps est pour lui climatérique; les alimens ne sont pas aussi sains, les boissons habituelles travaillent, l'eau elle-même a perdu de sa bonté, étant alors le plus souvent mêlée avec celle de la fonte des neiges.

Le montagnard pourrait ne reconnaître que deux saisons, l'été et l'hiver; les nuances qui les séparent ne sont pas d'assez longue durée pour qu'on puisse en former des saisons intermédiaires; déjà nous en avons esquissé une en quelques mots, nous allons peindre l'autre en quelques lignes : le ciel est plus pur, les brouillards qui avaient constamment jusqu'alors annoncé le lever et le coucher du soleil ont entièrement disparu; la lumière prend plus d'intensité, sa chaleur augmente, et bientôt elle devient un supplice pour le malheureux forcé de l'endurer; heureusement un vent plus ou moins fort, venant le plus souvent du nord ou de l'est, vient rafraîchir son sang et lui permettre de se livrer à ces travaux toujours pénibles, mais qui le sont encore plus pour lui; ses facultés physiques et morales se trouvent anéanties; et si la chaleur se prolonge, si le soleil ne quitte pas l'horizon pour faire place à des nuages souvent redoutables, le malheureux se trouve exposé à manquer d'eau; il est obligé d'aller la chercher au loin, et souvent encore il ne boit qu'une eau bourbeuse et corrompue. Quelle source féconde de maladies? Souvent ces nuages

noirs et nombreux sont l'indice précurseur d'un ouragan toujours terrible : plus le pays est élevé, plus il est exposé.

Summos ferient fulmina montes.

L'air est lourd, la poitrine a de la peine à se dilater, hommes et animaux se trouvent accablés par une chaleur étouffante ; le tonnerre gronde au loin, bientôt il se rapproche, l'étincelle électrique brille dans les airs, la foudre éclate, et des torrens de pluies, de grêle, viennent rafraîchir la terre brûlante ; mais souvent aussi détruire en un jour les travaux d'une année et anéantir les espérances du laboureur.

Bientôt cependant la chaleur se dissipe, l'automne commence, des rosées abondantes, des nuits froides, d'épais brouillards et des gelées partielles annoncent un hiver qui ne saurait tarder.

Comment le sybarite qui s'effraie du pli d'une rose pourrait-il concevoir l'amour ardent du montagnard pour un pays qui lui semble aussi mal favorisé du sort ? Il n'y trouvera point de plaisirs bruyans, point de cette dissipation qui est pour lui le charme de l'existence, et sans laquelle le séjour de la campagne lui devient odieux. Ce n'est pas chez l'habitant des lieux élevés que vous trouverez le luxe et les arts qui en découlent ; mais vous n'y trouverez pas non plus d'enfans en cheveux gris, des vieillards débiles et blasés qui courent après des plaisirs faits pour un autre âge, qui croient être gais quant ils ne sont qu'extravagans, et qui croient faire de l'esprit quand ils radotent. Chez eux l'on ne connaît point l'ennui ; et l'étranger qui en a reçu une hospitalité toujours affable, quoiqu'un peu bavarde, ne saurait les quitter sans peine et sans se promettre de les revoir. Plus d'un, si le pays est riche, n'a jamais quitté le sol qui l'a vu naître ; et peut-être pense-t-il, comme le sauvage, que le néant existe au-delà de son pays, et que le ciel finit là où son œil cesse de l'apercevoir.

O fortunati!

Quel doit donc être le sort de l'homme ainsi lancé sur cette terre aride ? A quels dangers n'est-il pas exposé par les variations des sai-

sons? Quel doit être le développement de ses facultés physiques et morales? Quelle énergie doivent avoir les passions? Quel tempérament doit prédominer? A quelles diverses maladies peut-il être exposé? Quelle carrière peut-il fournir? Nous allons, sans trop prétendre nous astreindre à un ordre invariable, examiner chacune de ses questions ; heureux si elles peuvent nous concilier l'indulgence de nos juges !

Avant de pouvoir tracer le sort de l'homme, nous croyons devoir faire précéder l'histoire des âges, sans pour cela énumérer et les variétés et les différences; nous n'en parlerons que d'une manière générale, et nous ferons en peu de mots le narré de l'enfance, l'adolescence , la jeunesse , l'âge mûr et la vieillesse du montagnard.

Le plus ordinairement l'enfant vient au monde sans faire éprouver à la mère ces violentes douleurs , ces convulsions et ces hémorrhagies terribles qui sont l'apanage presque exclusif de l'habitante des villes; il naît fort et robuste, et, quoi que puissent encore dire longtemps les philosophes et les médecins, il est aussitôt enmaillotté dans une prison mille fois plus pénible que celle qu'il vient de quitter, et cependant sa vie est devenue active, de passive qu'elle était auparavant; mais bientôt il trouve moyen de se dégager : au bout de quelques mois, ses bras vigoureux parviennent à le délivrer ; il commence à se rouler sur le sol, quelque dur et quelque froid qu'il soit : c'est peut-être le moment où sa vie court le plus de danger. Lui, qui avait toujours été bien couvert, peut-être même avec trop de soin, reste alors à peine vêtu ; des haillons déguisent sa nudité, ses pieds, ses bras et son cou restent entièrement nus. C'est, dit-on, sous prétexte de les aguerrir : insensés ! à quoi vous exposez-vous? Ne les sacrifiez-vous pas? Qui vous force à agir ainsi? Ne pouvez-vous pas attendre qu'ils aient acquis plus de force avec les années? Si vous voulez en faire des spartiates, il vous faudrait avant tout commencer par précipiter dans le Taygète ceux qui ont eu le malheur de naître un peu plus faibles que les autres. A peine au bout de trois ou quatre ans commence-t-il à se mouvoir et à se tenir solidement

sur ses jambes que sa peine commence, on l'envoie par tous les temps garder le bétail, exposé aux intempéries de la saison ; aussi ses membres si minces et si tendres ne prennent qu'un accroissement très-lent, quelquefois même ils sont déformés. C'est peut-être là une des principales causes de la précoce maturité de l'enfant des villes.

Quelques années après survient l'adolescence ; c'est alors qu'il reprend son avantage ; sa croissance est plus rapide, ses formes se prononcent, ses muscles sont dessinés avec force, et quand la jeunesse arrive il se livre avec ardeur à tous les exercices violens et périlleux : la chasse, la course, le saut sont ses plaisirs ; les passions se font sentir ; il connaît son importance, souvent même plus qu'il ne conviendrait : c'est alors que le père croit le moment favorable pour l'entretenir de ses projets de vengeance, d'ambition. Le jeune homme ne craindra pas d'aller trouver son ennemi, il osera tout ; fût-il cent fois plus redoutable, il l'attaquerait encore. Malheur à celui qu'il regarderait comme un rival ; tout doit plier devant lui ; fier et indomptable, il veut à tout prix secouer le joug qui l'a retenu dans son enfance, et qui lui a paru si pesant ; il jure une haine éternelle à l'oppresseur de son pays, il ne respire que la liberté et l'indépendance ; il dédaigne le lieu qui l'a vu naître, il voudrait pouvoir embrasser les airs ; il s'élance sur la cime des rochers ; trop heureux si, dans sa course vagabonde, un faux pas ne lui fait rencontrer la mort là où il cherchait l'existence ; chez lui tout est vie, tout est action. Ne vous attendez pas à le voir en but à ces passions fantastiques, à ces illusions séduisantes qui sont le partage de l'habitant des cités ; il ne connaît que la force ; la beauté, pour lui, c'est la force ; la richesse, c'est la force ; le pouvoir, c'est la force et rien que la force : la force, voilà son idole, voilà son dieu.

Dans l'âge mûr, les passions énergiques subsistent chez le montagnard, tandis qu'ailleurs elles s'éteignent ; elles ne sont plus aussi tumultueuses, et elles permettent à la raison de se faire entendre. Son corps, plus robuste, est encore plus endurci : il parle et agit en

maître ; mais, bon et généreux, il n'est sensible qu'à la vertu, il ne compte ses jours que par les biens qu'il répand ; industrieux et habile, il étend ses domaines, et, dédaignant le commerce, mine de richesses énépuisables, il défriche des champs incultes, où il espère trouver de quoi assurer un sort à la famille qu'il attend. La femme, qui ne lui cède pas en vigueur, ne voit s'accomplir que fort tard l'acte de la menstruation. On ne distingue plus ses formes gracieuses et délicates données pour plaire à l'homme : une enfance pénible, une vie dure les ont altérées pour toujours ; et cependant, si ces mêmes femmes menaient une existence moins fatigante, on ne leur trouverait peut-être rien de comparable. Voyez l'Europe et l'Asie reconnaître d'un accord unanime que les montagnes de la Géorgie et de la Circassie renferment des femmes qui sont le type de la beauté pour tous les peuples. Si la jeunesse est tardive dans ce sexe, les mêmes causes hâtent la vieillesse : à peine parvenues à l'âge de trente-six ou quarante ans, elles voient cesser la menstruation, et elles deviennent hommes sous tous les rapport ; leur fécondité, toujours très-grande, n'est pour elles la cause d'aucune maladie, et leurs nombreux enfans n'ont jamais connus de seins étrangers.

Pour les deux sexes l'âge mûr se prolonge long-temps, et lorsqu'enfin la vieillesse arrive, c'est le soir d'un beau jour ; elle ne se présente pas à eux sous des traits pâles et décrépits, c'est une vieillesse verte et vigoureuse, c'est la *viridis senectus* de Caron. Ses forces sont restées stationnaires, mais elles n'ont pas diminuées ; enfin la mort, qui avait semblé les oublier, arrive à son tour, mais ce n'est qu'après leur avoir laissé tout le temps de se préparer. Quelle vénération n'inspire pas le vieillard ! Voyez ce front auguste ombragé par des cheveux d'un blanc de cigne et qui retombent en larges boucles sur son dos, son teint est fleuri ; sa figure, expansive, annonce le bonheur et le contentement ; toutes ses formes sont bien dessinées, l'ovale bien rempli de sa figure ne permet qu'à quelques rides de se dessiner, et il semble que la nature l'en ait orné pour inspirer plus de respect ! Voyez-le entouré de sa nombreuse et bruyante postérité, elle attend ses désirs

dans un respectueux silence ; pour elle, entendre c'est obéir. Est-il rien de plus admirable que de voir l'enfant qui marche à peine se traîner jusqu'aux genoux du vieillard, et présenter involontairement le spectacle de la vie heureuse qui commence avec la vie heureuse qui finit? Est-il un contraste plus attendrissant? C'est pour la famille un dieu tutélaire ; et, s'il succombe, c'est une calamité publique, c'est un deuil pour tout le pays qui l'a connu. Dans les montagnes, la longévité est remarquable ; il n'est pas rare d'y voir plusieurs centenaires et beaucoup de vieillards qui ont atteint ou dépassé quatre-vingts ans, et continuent à jouir d'une santé parfaite : c'est ainsi que dans le village que nous habitons nous y voyons une vingtaine d'octogénaires qui sembleraient tous à peine avoir soixante ans, tant ils ont de force et de vigueur, et cependant ce village n'est pas populeux et n'est pas placé sur l'échelle la plus élevée.

Les facultés physiques des montagnards, d'abord lentes, prennent ensuite un accroissement très-rapide ; les facultés morales, au contraire, ne seront jamais très-développées. Ce n'est pas chez eux que nous trouverons ces génies précoces, ces nouveaux Pic de la Mirandole, qui, à l'âge de douze ou quatorze ans, connaissent tout ce qu'il est donné à l'homme de savoir ; mais nous y trouverons des hommes forts et robustes, des athlètes vigoureux ; et si ces facultés morales ne sont pas aussi puissantes que dans l'homme des villes, jamais aussi il ne les perdra avant le temps, il les conservera jusqu'au dernier moment ; et si l'imagination, cette folle du logis, ne le domine point en maître, en revanche il n'est pas exposé aux maux sans nombre dont elle est la source : un sens droit, un jugement sain le mettent à l'abri des chimères qu'elle sait rendre si attrayante. Les passions, chez le montagnard, ont beaucoup d'énergie, mais elles sont passagères ; ainsi la colère est chez lui portée à l'extrême, mais elle ne fait que passer ; un rien la fait naître, un rien la dissipe. Les maladies causées par des passions poussées et soutenues à l'excès sont très-rares chez eux ; point de ces manies furieuses, communes partout ailleurs ; point de manie érotique, qui, comme l'a dit M. *Es-*

quirol, est l'amour poussé à l'extrême ; point de mélancolie ascétique : c'est cette absence de passions longues et fougueuses qui leur évite une foule de maladies et leur assure une longévité remarquable. C'est ce qui a fait dire à notre célèbre Montaigne : « Les bêtes nous « montrent assez combien l'agitation de notre esprit nous apporte de « maladies. Ce qu'on a dit de celles du Brésil, qui ne mouraient que « de vieillesse, on l'attribue à la tranquillité, à la sérénité de l'air « qu'elles respirent ; je l'attribue plutôt à la tranquillité, à la séré- « nité de leur âme déchargée de toute passion, pensée ou occupation « déplaisante. »

Combien l'habitant des villes n'éprouve-t-il pas d'émotions auxquelles l'habitant des montagnes ne participe nullement : chez l'un les passions croissent avec les besoins, chez l'autre elles restent stationnaires, il ne ressent que celles que lui a départies la nature pour la conservation de son individu. Cette différence si tranchée des passions ne serait-elle pas une des causes de cette foule de maladies qui moissonnent la population des grandes villes et qui épargnent celle des villages? Bien réglées, les passions sont une source de jouissances ; mais l'écueil est près du bien. Cet amour effréné de la chasse est, pour le montagnard, une cause nombreuse d'accidens toujours graves et de maladies douloureuses.

Si certaines passions affectent plus particulièrement certains tempéramens, leur prédominance nous indiquera quel est le tempérament le plus habituel du montagnard : c'est le sanguin et le bilieux, avec les nuances diverses qui résultent de la fusion de l'un et de l'autre : le lymphatique est particulier à l'habitant des plaines, le nerveux est réservé à celui des cités. Nous ne voulons pas ici les regarder comme exclusifs, l'expérience viendrait bientôt nous démentir ; c'est ainsi que dans les gorges du Valais le lymphatique prédomine. Le tempérament sanguin, facile à reconnaître par ses signes physiques, est doué d'une sensibilité assez vive ; les sujets qui en sont doués sont gais, enjoués, bons, généreux et sensibles, mais chez eux le dégoût suit de près la jouissance : hardis, courageux, colères, ils ne

connaissent ni la tristesse, ni l'envie, ni la haine. Le tempérament bilieux offre pour traits caractéristiques une force de résolution qui s'irrite des obstacles, et une constance à toute épreuve; la vie est dans un état continuel d'agitation. L'individu bilieux éprouve le besoin d'agir, il vole au-devant des impressions; chez lui les désirs sont sans bornes, les passions véhémentes et concentrées, tandis que chez les autres elles sont remarquables par leur inconstance.

Quelles devront donc être les maladies chez le montagnard, dont nous venons de décrire le tempérament, les passions, les âges, les saisons?

Venu au monde sans avoir été long-temps arrêté au passage, sans avoir souffert de douleurs, résultats de violentes tractions, des instrumens et d'un accouchement laborieux, l'enfant est exposé à peu de maladies; aussi la mortalité des nouveau-nés est-elle peu considérable relativement à celle des villes. Prenant le sein de sa nourrice naturelle, son estomac y trouve l'aliment le plus convenable; le méconium qui remplissait le tube intestinal est rejeté sans efforts, toutes ses fonctions s'exécutent avec une régularité parfaite. Mais au bout de quelques mois, la funeste habitude de faire marcher les enfans trop tôt, la mauvaise nourriture qu'on leur donne, cette bouillie si lourde et si indigeste les exposent à plusieurs genres d'affections. Leurs os trop tendres ne peuvent les supporter, et ceux des membres inférieurs éprouvent une flexion plus ou moins forte; dépourvus de phosphate de chaux, ils ne peuvent résister au poids de l'enfant; aussi chez presque tous les montagnards les jambes sont plus ou moins torses, et, dans les premières années, leur taille n'est pas proportionnée au volume de leur tronc. Cette détestable bouillie irrite l'estomac, et cause quelques dévoiemens et des dysenteries auxquels tous ne résistent pas. La dentition, toujours et partout douloureuse, n'offre pas ces convulsions, ces tremblemens, ces trismus et toutes ces maladies qui l'accompagnent dans les villes. Les affections cutanées, l'érysipèle, les fièvres rouges, la scarlatine, la variole y sont très-communes, mais les altérations du tube intestinal y sont rares;

quelques légers symptômes de gastrite et de gastro-entérite, mais point de ces dégénérescences tuberculeuses des ganglions du mésentère, point d'obstructions. Les fièvres cérébrales ou méningites se rencontrent quelquefois; c'est principalement chez les enfans précoces, et il est à remarquer qu'il y a souvent alors de grands désordres dans les glandes de *Peyer*.

Lorsque l'enfant a pris plus de développement, sa santé s'est fortifiée, son corps est endurci au froid et au chaud; ses maladies sont simples: quelques coryzas, quelques légères bronchites, des ophthalmies peu intenses, voilà tout ce qu'il éprouve. Un crâne épais et solide le met à l'abri d'inflammations que devrait produire un soleil qui frappe d'aplomb sur une tête le plus souvent découverte. Une pluie lacée traverse ses vêtemens; ils sèchent sur lui, et il n'en éprouve point d'autre incommodité.

Arrive l'âge de la jeunesse, le cercle des maladies est toujours très-restreint: quelques accès de fièvres, des pneumonies, des pleurésies, des affections légères du tube intestinal, des abcès, des luxations, des fractures, suite inévitable des exercices auxquels il se livre, mais toujours promptement consolidées; des hernies, produites par de violens efforts, sont à peu près les seules maladies auxquelles il est exposé. La phthisie, si fréquente dans les grandes villes, puisqu'à Londres elle fait périr le quart des habitans, et à Paris presque autant, est très-rare dans les montagnes. Mais ce ne serait pas pour nous une raison pour conseiller aux phthisiques d'aller habiter les pays montueux, où la température est si peu constante.

Si vous transportez ce jeune homme fort et robuste loin de son pays; s'il est appelé sous le drapeau national, il est alors exposé à plus de maladies que l'habitant de la plaine arraché à sa charrue. Son nouvel état a d'abord des charmes pour lui; l'ambition le fascine; il rêve des conquêtes; il espère se distinguer et parvenir; mais lorsqu'au bout d'un certain temps il se voit désabusé de ses illusions, il se livre à la mélancolie; il devient triste, rêveur, préoccupé; il remplit machinalement son service; son cœur revole à ses montagnes; il se rappelle son vieux

père, ses jeux, ses exercices si différens, les amours qu'il avait quittés sans regret : alors un dégoût général survient, une fièvre lente le consume ; il dépérit ; un sommeil agité lui montre ses amis éloignés. Trompeuse illusion ! elle lui fait paraître le réveil plus pénible. Ainsi le mirage dans les sables du Zârah désole le voyageur mourant de fatigue et de soif. Bientôt il cesse de manger ; il tombe dans le marasme, et s'il ne rencontre un médecin, habile consolateur de ses maux imaginaires, il périt, et ses dernières paroles et son dernier soupir sont pour le pays de sa naissance :

Et dulces moriens reminiscitur argos.

C'est ainsi que nous avons eu occasion de voir un jeune soldat du Béarn être en proie à la nostalgie : ses camarades eux-mêmes, peu sensibles d'ailleurs, respectaient sa douleur ; hors le temps du service il versait continuellement des larmes, tout chez lui était devenu machinal. Il a le mal du pays, disait-on : il fut renvoyé vers ses montagnes, mais nous ignorons s'il fut guéri. Il y avait déjà long-temps que son mal durait, et il était parvenu au dernier degré du marasme.

Nous nous sommes peut-être un peu trop appesanti sur ce sujet ; mais nous n'avons pu résister au désir de citer une observation dont nous avions été témoins, et de décrire une maladie que nous n'avions jamais eu d'autre occasion de voir.

L'âge mûr est exposé à toutes les affections auxquelles l'homme est né sujet ; mais leur intensité beaucoup plus vive en abrège la durée ; ainsi une pneumonie prise à son début par une médication très-active se juge en quelques instans. De larges saignées sont un remède héroïque dans un pays montueux. Les apoplexies sanguines, les affections cancéreuses, les maladies du foie et de la vésicule biliaire ne sont pas rares à cette époque de la vie. Mais un mal qui n'est cependant pas aussi commun qu'il pourrait l'être, le rhumatisme aigu et chronique, vient les punir des témérités de l'enfance ; ils éprouvent le résultat de l'intempérie du ciel, de ces nuits passées en plein air, de ces vêtemens séchés sur le dos. La goutte, sans y être

rare, n'est pas plus fréqnente qu'ailleurs. Les maladies des voies urinaires ne s'y montrent pas souvent.

La vieillesse, si calme et si tranquille, n'est le plus souvent accompagnée d'aucune maladie. Ce sont les mêmes que celles de l'autre âge; mais alors elles deviennent chroniques plutôt qu'aiguës; ce sont des dysenteries rebelles et des gastrites chroniques, des œdèmes partiels; et lorsque l'heure de l'existence a sonné, il s'éteint tranquillement sans douleur et presque sans maladie.

On peut voir, d'après ce rapide exposé des maladies principales, que le devoir du médecin hygiéniste est assez borné. Quelques soins de plus à donner à l'enfance, éviter les variations des saisons, fuir les excès en tout genre, ne pas sécher sur son dos des habits mouillés, ne plus rester exposé à la fraîcheur des nuits, voilà à peu près à quoi se réduit toute l'hygiène des montagnes.

Nous aurions voulu pouvoir traiter séparément chacune des diverses maladies que nous avons énoncées, les divers modes de traitement, mais nous avons senti cette tâche au-dessus de nos forces. Si nos juges trouvent que nous nous sommes trop appesanti sur les habitudes, l'âge, les saisons, qu'en un mot notre sujet n'est pas assez médical, nous les prions d'user d'indulgence. Nous voulions éviter les redites auxquelles on est exposé en traitant des maladies qui toutes ont fait le sujet de nombreuses trèses; mais, entraîné par ce choix, nous n'avons peut-être pas su nous arrêter dans la route que nous nous étions tracée. Il nous manquait un guide qui pût nous éclairer et nous conduire.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

(*edente* PARISET).

I.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Ibid.*, *aph.* 8.

III.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundo ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri; ex his autem, qui inter ipsos sunt alacriores. *Ibid.*, *aph.* 13.

IV.

Æstate et autumno cibos difficillimè ferunt, hyeme facillimè, deindè vere. *Ibid.*, *aph.* 18.

V.

Qui benè valent corpore, purgatu sunt difficiles. *Sect.* 2, *aph.* 37.

VI.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos. *Sect.* 3, *aph.* 1.

VII.

Ubi somnus delirium sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 2.